

## ALBERT HENRY COMME LEXICOGRAPHE

Max PFISTER  
Saarbrücken

C'est avec un grand respect et avec admiration que j'offre mon hommage à Albert Henry que je connaissais surtout comme membre honoraire de la Société de Linguistique Romane. Je me souviens bien des deux congrès de Trèves et de Santiago de Compostela où, comme président de la Société, je lui avais demandé de tenir un petit discours au moment du dîner final. Naturellement il avait accepté et ses paroles de maître et d'ami sont inoubliables. Si on veut présenter Albert Henry sous la perspective de la lexicologie, il faut peut-être le comparer à un diamant qu'on peut admirer sous des facettes bien différenciées. Comme lexicologue, Albert Henry disposait d'une vue et d'une formation particulièrement vastes. Je pars des études de lexicologie française et gallo-romane, publiées en 1960. Dans la préface, l'auteur écrit: «les études rassemblées dans ce volume ... s'attachent essentiellement à expliquer des faits de vocabulaire de la France d'oïl, et elles procèdent d'une intention très nette: éclairer le passé par le présent, l'histoire par la géographie, et réciproquement». Après avoir rappelé les démarches de Wartburg et de Jud, il résume lui-même les grandes lignes de son procédé méthodologique:

étude critique des témoignages anciens, à savoir: datation et localisation, au moins régionale, des textes ou des copies; étude phonétique (valeur des rimes) et sémantique des mots en question; détermination approximative de l'aire ancienne, sans oublier les enseignements de la géographie linguistique; l'étude philologique doit absolument tenir compte de l'apparat critique et des caractéristiques régionales des divers manuscrits; en cas d'absence d'édition critique, il faut recourir à l'examen des copies, si l'on veut tableur sur des témoignages dignes de foi; ...étude phonétique et sémantique des données modernes; établissement de l'aire lexicale; ...comparaison des résultats des deux enquêtes, au triple point de vue de la phonétique, de la sémantique et de la linguistique géographique; les résultats ne sont tout à fait sûrs que si l'accord s'affirme dans les trois domaines et surtout, si la superposition des aires se fait dans une mesure satisfaisante.

Voilà des lignes écrites en 1958 que je peux confirmer même aujourd'hui mot pour mot. Si nous relisons ce credo lexicologique, il y a pourtant quelques accents qui sont typiques pour Albert Henry: «l'étude philologique doit absolument tenir compte de l'apparat critique et des caractéristiques régionales de divers manuscrits». Voilà la veine philologique du lexicologue Henry qui se dévoile. Le noyau de ses études lexicographiques est constitué par le lexique difficile des auteurs qui lui étaient familiers, p. ex. à l'âge de 29 ans il avait publié dans la *Vox Romanica* de Jakob Jud: «À propos de quelques mots difficiles des Chroniques

de Jean Molinet». Si on ouvre par hasard les contributions du regretté Albert Henry, p.ex. ses articles dans les *Mélanges Gamillscheg* (1968) ou de von Wartburg (1968), c'est toujours un départ analogue. Pour Gamillscheg l'article «Ancien français *fresel* 'agitation, impatience'» part d'un passage du Renard le Nouvel (texte composé à Lille en 1290 environ), pour les *Mélanges Wartburg*, la base est constituée d'un passage difficile de Rutebeuf. Ce passage est de la *Voie de Paradis* transmis par cinq manuscrits, dont P est d'une importance particulière. Or ce manuscrit P est un des témoins wallons, patrie d'Albert Henry, langue qu'il parlait et qu'il connaissait particulièrement bien. Ses préférences pour la lexicographie wallonne médiévale n'ont jamais changé. Un des derniers tirés à part que j'avais reçus: «*Les Sermones in Cantica* de Saint Bernard et la région Gedinne-Longlier à la fin du XII<sup>e</sup> siècle» (1997). Le but de l'étude est dessiné clairement: p. 377: «En l'absence de tout élément d'histoire externe et de sanction codicologique, restait l'histoire interne du document. C'est-à-dire une étude linguistique, étendue et attentive. On ne peut plus douter, aujourd'hui, de l'origine wallonne du traducteur: la convergence est, pour une fois, plus que suffisante de traits graphiques, de traits d'ordre phonique et morphologique, même de particularités syntaxiques, et surtout, d'un appréciable trésor de mots régionaux, qui m'avaient amené dans la partie méridionale de la Wallonie centrale». On pourrait donc penser qu'Albert Henry avait continué le filon de la lexicologie surtout wallonne de Jean Haust. D'un côté je dirais continué oui, mais sans oublier le vaste champ de la lexicologie romane. Pour montrer cette large ouverture qui englobe une bonne partie de la Romania, je peux rappeler le compte rendu bien pondéré au livre *Praeromanica* de Johannes Hubschmid 1949: avec la conclusion (p. 841): «L'enseignement essentiel que l'on tire de son ouvrage c'est que les témoins les plus nombreux du lexique préroman se trouvent dans les dialectes vivants et dans les documents d'archives». Ou bien un autre exemple: le compte rendu à la deuxième édition du Bloch-Wartburg en 1952 termine par la phrase: «Ce dictionnaire est l'un des plus beaux hommages qui aient été rendus à la langue française». La lexicographie italienne n'est pas négligée non plus: en 1949 Albert Henry avait rédigé le compte rendu du premier fascicule du dictionnaire étymologique italien de Battisti-Alessio (p. 1095s.): «Le *DEI* ne se contente pas de donner l'étymon des mots; il trace aussi, autant que possible, une esquisse de la vie passée de chacun d'eux: il n'oublie pas que l'histoire des mots est un aspect important de la culture et de l'histoire de la culture». Au lieu d'énumérer tous les problèmes lexicaux traités par Albert Henry en plus de 70 ans d'activités scientifiques, j'ai pris deux articles modèles: l'ancien français *saiime* 'crème' à propos duquel je me souviens vaguement de la conférence du Prof. Henry entendue personnellement à l'Université de Zurich dans les années 50, et puis l'article des noms des jours de la semaine en ancien français (1960). Ces deux exemples veulent montrer comment les progrès en lexicologie se réalisent: commençons par les noms des jours de la semaine en ancien français.

La base du matériel est constituée par les dictionnaires Godefroy et Tobler-Lommatzsch. Puis interviennent les lexicologues, d'abord Jules Gilliéron et Mario Roques en 1912 par leur article sur les noms gallo-romans des jours de la semaine où ils montraient la distribution géolinguistique entre *dimars / mars* et *mardi*. Ensuite la thèse de Bruppacher en 1948: «Die Namen der Wochentage in Italienischen und Rätoromanischen», à laquelle s'ajoute le compte rendu de Heinrich Schmid qui portait certaines retouches. Une année après, Gerhard Rohlfs, «Les noms des jours de la semaine», donne une vue globale sur toute la Romania. En 1950 Walther von Wartburg publia *lundi / diluns* dans son *FEW* s.v. *luna*, suivi en 1953 de *sabbatum / Samstag* dans les *Mélanges John Orr*. En 1951 Albert Henry (*R*, 72, 1-30 et 224-226) continua cette discussion sous le titre «Les noms des jours de la semaine en ancien français», discussion continuée en 1956 par von Wartburg, dans son recueil

*Von Sprache und Mensch* sous le titre «Les noms des jours de la semaine dans les langues romanes».

Quelle est maintenant la contribution d'Albert Henry dans cette discussion? Je dirais que son mérite consiste en deux points:

1) Suivant la piste tracée par Jean Haust dans son dictionnaire liégeois (*DFL*) Henry a approfondi la zone conservatrice de *DIES MARTIS deumâr* du wallon archaïque dans la première partie du 20<sup>e</sup> siècle en montrant que les données de l'*ALF* ne peuvent pas suffire.

2) Albert Henry a repris une critique de Paul Meyer (R 39, 124) où, en parlant de la série *lundi - vendredi*, Meyer avait écrit: «Il resterait à étudier les mêmes types, à l'aide des documents écrits, pour la période ancienne».

Pour les formes *deluns, demars, demierques, dioes, devenres*, Albert Henry avait établi patiemment la liste de toutes les attestations documentaires pour le Nord-est en indiquant l'endroit de l'archive et la date précise aussi pour les textes littéraires et en partant de divers manuscrits, p.ex. pour la vie de Saint Nicolas par Wace. Le lexicologue Henry a mis en évidence l'importance de chaque manuscrit, p.ex. de l'Alexandre de Paris, pour connaître la distribution géolinguistique des formes en ancien français comme Gilliéron l'a fait pour les dialectes modernes. Pour la langue documentaire, Henry ne s'était pas contenté des données de Godefroy mais il avait dressé une liste supplémentaire de la *Table chronologique des chartes et diplômes concernant l'histoire de la Belgique* de A. Wauters. La comparaison des types *dimars* et *mardi* avait permis de calculer le pourcentage et de prouver que la lutte entre *di mars* et *mardi* a été décidée dans la décade de 1330-1340. Il en ressort que dès le 13<sup>e</sup> siècle le type *demars* est nettement plus 'vulgaire' que le type *mardi* irradié de Paris.

Les progrès en lexicologie se font à petits pas et souvent dans des annotations des articles ou dans les notes du *FEW*. Prenons comme exemple la note de Henry dans R 72, 224-226 où il s'agit de l'interprétation de *dies Martis* ou *Martis dies* et *Martis* au temps d'Isidore de Séville. Pour von Wartburg c'étaient des *lebendige Formeln*, pour Albert Henry il s'agit de *formules stylistiques*. Ces finesses importent. Pour moi le lexicologue Albert Henry est le styliste, je dirais Leo Spitzer parmi les lexicologues galloromans.

Passons au second exemple, à l'exemple ancien français *saiime* qu'Albert Henry avait publié en 1959 (R, 80, 208-242). L'auteur partit des articles énigmatiques dans Godefroy *saumierece* adj.? *Saimereche* adj. f. 'qui sert à écrémer' et *saimoire* du même sens. Henry contrôla ces attestations dans les éditions existantes et commenta ce qu'Antoine Thomas avait écrit dans ses *Nouveaux Essais* en mettant ces formes en relation avec \**sagimen* et le verbe *ensaïmer* de Godefroy et de Tobler-Lommatzsch. Thomas cita un substantif *saiime* 'graisse' qui constituait un fantôme inexistant, car la forme dans Godefroy est bisyllabique et rime avec *crâime*.

Après avoir examiné à fond l'attestation *saiime* dans la Bible de Evrat, Richel. 12457 (champ. ca. 1195), la traduction «crème qui se forme à la surface du lait» est assurée. Pour l'article *sagīna* 'graisse' du *FEW*, surtout pour les significations 'crème qui se forme sur le lait' et celle de 'menue fleur, légère croûte qui se forme sur le vin' von Wartburg avait largement puisé dans l'article d'Albert Henry pour l'extension géographique wallonne et lorraine des formes dialectales modernes. Quant à l'étymologie, Wartburg n'accepta pas la proposition gauloise. Albert Henry nota (219): «pour des raisons d'ordre phonétique et d'ordre sémantique, *saiime* n'a rien à voir avec la famille de *sagina*». Von Wartburg aurait été sans doute d'accord avec le jugement général de Henry (239):

Beaucoup de mots romans désignant la crème ou le beurre remontent à des mots étrangers au latin ou à des mots empruntés par le latin à d'autres langues... Les Romains, nous le savons, n'aimaient pas le beurre, qui était selon Pline, par contre, un aliment estimé par les peuples barbares.

Nous savons aussi que le laitage était un des principaux aliments des Gaulois et que les fromages des Alpes et des Cévennes étaient très renommés.

De ce point de vue aucune objection contre un étymon celtique. Une base celtique \**soimeno-* ‘crème’ n’était cependant pas acceptée par les celtistes. Pokorny, consulté par von Wartburg, avait répondu de la manière suivante: «Le problème du galloroman *saime*, *seime* n’est pas à résoudre en partant d’un celtique \**saima*, impensable par son *-ai-*». Pour cette raison et par la forme afr. *saime* isolée von Wartburg continua à défendre l’étymologie *sagina*, en expliquant la réduction du *saime* bisyllabique à *saime* monosyllabique comme des variantes compréhensibles pour le 13<sup>e</sup> siècle, où *essaimer* dans le même texte (Vers de la Mort, Arras 1269) apparaît comme trisyllabique et également comme bisyllabique. Quant à l’étymologie, faut-il partir d’une base gauloise ou d’un latin *sagina*? Si je devais rédiger un volume supplément du *FEW* lettre S, je ne partirais ni de l’un ni de l’autre étymon mais je supposerais une base latine \**sagimen*, déjà postulée par Jud dans son dernier écrit avant sa mort en 1952, supplément à l’interprétation de la carte *sugna* ‘saindoux’. Après avoir consulté mes fiches italiennes où *saime* existe comme trisyllabique mais aussi comme bisyllabique *sayme*, piem. *sime*, je suis convaincu que le problème de l’a.fr. *saime* ne peut pas être résolu en considérant uniquement les formes wallonnes ou galloromanes. Les descendants italoromans sont à considérer autant que les formes catalanes. Aujourd’hui nous disposons d’un matériel plus complet que dans les années 50, non seulement pour la Galloromania mais aussi pour l’Italo-romania et pour l’Ibéroromania.

Si je regarde les derniers tirés à part qu’Albert Henry m’avait envoyés, je crois pouvoir reconnaître un nouveau centre de gravité lexicale auquel il avait travaillé avant sa mort: la lexicologie oenologique qui révèle probablement également un grand connaisseur de bons vins. Pour moi, un bon romaniste doit aussi savoir apprécier la bonne chère et les bonnes boissons des pays romans. Regardons les titres des derniers articles: «Un texte oenologique de Jofroi de Waterford et Gervais Copale»; «Le goût du vin dans la littérature d’oïl»; «Le vin dans les Miracles de Nostre Dame de Gautier de Coinci». Son dernier grand ouvrage publié en 1996 porte le titre: *Langage oenologique en langue d’oïl* (xii-xv s.). Les deux volumes pionniers constituent une première étape pour un trésor oenologique qu’Albert Henry malheureusement n’a plus pu terminer personnellement.

Passons aux conclusions:

1) Il importe peu si l’étymologie de *saime* soit le gaulois \**soimeno* ou le latin *sagimen*. Ce qui importe c’est la méthodologie, l’interprétation philologique exacte de l’attestation unique du Godefroy prise de la Bible d’Evrat.

2) Pour expliquer la forme unique *saime* de l’a.fr. Albert Henry avait cherché les formes dialectales modernes dans les dictionnaires dialectaux et dans les atlas linguistiques. Il avait fait sienne l’opinion de Jaberg et de Jud (*VR* 13, 263):

les éditeurs de l’*AIS* n’avaient jamais partagé l’illusion qu’un lexicologue même excellent ou une collection de matériel extrêmement bien pourvue puissent permettre un jugement définitif concernant les problèmes linguistiques. On ne peut que répéter que les atlas linguistiques sont les ennemis les plus acharnés de tous les schématismes et de toute paresse de réflexion.

3) J’espère que mon exposé a montré que les recherches lexicologiques d’Albert Henry ont stimulé tous ceux qui s’occupent de ces problèmes et que la synthèse des formes médiévales judicieusement interprétées et la considération réfléchie du matériel dialectal actuel, surtout wallon, a fait naître un lexicographe galloroman de grande envergure.

Pour moi Albert Henry se range dignement parmi les grands noms de lexicologues gallo-romans de notre époque et du siècle passé tels que Paul Meyer, Antoine Thomas, Jean Haust, Jakob Jud et Walther von Wartburg.

## SIGLES UTILISÉS DANS CET ARTICLE

*DFL* HAUST, J. 1948: *Dictionnaire français-liégeois*. Publié sous la dir. d'Élisée LEGROS. Liège: Vaillant-Carmanne.